
TRADUCTEURS AU TRAVAIL

Pendant longtemps Jusuf Vrioni, qui a traduit la quasi-totalité de l'œuvre d'Ismail Kadaré, a été, pour le public français et pour ses collègues en particulier, une sorte de mystère. Existait-il vraiment, ou était-ce un pseudonyme ? Comment un Albanais vivant en Albanie, sans aucun contact avec la France, pouvait-il écrire un français aussi délié, aussi naturel ?

Jusuf Vrioni existe. Il était invité, en compagnie d'Ismail Kadaré, aux ^x^es Assises de la traduction littéraire d'Arles en novembre 1993. C'est là qu'il a répondu à nos questions, en nous charmant par sa culture, sa courtoisie, sa modestie et par son amour de la langue et de la culture françaises.

Jusuf Vrioni

TransLittérature : *Il y a chez vous un goût évident pour la littérature : en vous lisant, on le sent tout de suite.*

Jusuf Vrioni : C'est peut-être par goût du paradoxe que je me pose en non-littéraire ! Ma formation en la matière est celle d'un bachelier de latin-grec, avec une année de philo, une année que j'ai beaucoup goûtée parce que j'ai eu un excellent maître, Léon Brunschvicg. C'est l'année qui m'a le plus marqué de toutes mes études, de toute ma jeunesse peut-être.

TL : *C'était à Paris ?*

J.V. : Oui. Je me réfère souvent à cette période, à l'attitude que je lui dois devant les choses. Ayant fait du droit et Sciences Po, j'étais destiné à une autre carrière que la littérature. Malgré tout, je lisais. J'avais le petit bagage littéraire de tous les garçons de mon âge et de mon milieu – une formation un peu supérieure à la moyenne.

TL : *Vous n'avez jamais écrit vous-même ?*

J.V. : Mon meilleur résultat, dans le cours de mes études, a été une composition de philo sur les fondements de l'induction. Je me référais à Claude Bernard ; cette spéculation de l'esprit me plaisait beaucoup. Je n'étais pas un anti-esthète ; j'avais le sens de l'esthétique en tout. Je vivais avenue Victor-Hugo, dans un milieu un peu snob. Je lisais, comme tout le monde, ces hebdomadaires, *Candide*, *Gringoire*, et aussi *Marianne* qui était un peu plus à gauche. J'ai gardé une passion morbide pour le jazz. Stéphane Grappelli, Django Reinhardt... On aimait aussi voir, en version originale, les grands films musicaux de la Warner avec Fred Astaire et Ginger Rogers, les Gold Singers et d'autres. Tout cela a meublé la vie de la jeunesse dorée dans le Paris de l'époque.

TL : *En Albanie, comment réussissiez-vous à entretenir votre français ?*

J.V. : Ce n'était pas toujours facile... Il faut vous dire que j'ai vécu treize années en prison, en n'ayant vraiment pas l'occasion de parler français, sauf

peut-être avec mon cousin qui s'est trouvé un moment avec moi. J'avais aussi deux ou trois livres. En cette période, le régime des prisons était bien différent de ce qu'il est devenu par la suite. On n'autorisait les livres qu'avec beaucoup de restrictions. Nous n'avions que des traductions soviétiques de certains textes russes faites à l'intention des lecteurs étrangers. J'avais aussi un livre inattendu, un roman à l'eau de rose : *Pas sur la neige*, d'Henry Bordeaux. Je ne sais comment il se trouvait là. L'action se passe dans un hôtel de Caux-sur-Montreux, le Palace. Or j'y avais séjourné, jeune homme, et j'y avais connu Coco Chanel. J'étais venu renforcer une équipe de hockey sur glace. J'étais fou de ce sport. Nous avons gagné le championnat de Suisse ; on peut lire tout cela dans *Paris-Soir* et *L'Auto* de 1938... Pour en revenir à ce roman, j'en lisais deux ou trois pages par jour pour me replonger dans cette atmosphère et dans la langue. J'écrivais aussi en français, de petits essais qui ont disparu ensuite parce que je ne pouvais pas les faire sortir, et parmi eux un texte politique qui, je m'en vante maintenant, me donnait figure de Cassandre auprès de mes compagnons de détention. Tout le monde s'attendait à la chute du régime, à la guerre entre les Etats-Unis et l'Union soviétique, à un débarquement des Alliés en Albanie, à toutes sortes de choses ; et moi, je leur disais : « Rien de tout cela ne se produira. Si jamais le régime stalinien tombe, il tombera rongé de l'intérieur. C'est une loi absolument inévitable. »

TL : *Pour quelle raison êtes-vous retourné en Albanie ?*

J.V. : Je suis rentré en Albanie en 1943, après avoir passé le début de la guerre en Italie. Quand j'ai quitté Paris, j'ai laissé mon appartement entièrement meublé, avec mes cinq ou six cents livres, mes effets, et je suis parti muni d'une simple valise. Avec mon frère, j'ai embrassé le pavé de la gare de Lyon en partant ; la veille au soir, j'avais dîné à la Tour d'Argent – c'était merveilleux – avec une fille que j'adorais, une fille admirable... Je pars le 3 août avec l'intention de revenir. La guerre éclate le 1^{er} septembre. Je me trouve alors en Albanie occupée par les Italiens ; leur régime fasciste nous fait des avances. Il flattait les grandes familles albanaises. On m'a offert, en même temps qu'à mon frère, d'entrer au ministère des Affaires étrangères, dans la diplomatie. Je me sentais tellement attaché à la démocratie, à ce mode de vie, que j'ai refusé. Cela m'a coûté très cher... Mon frère, lui, a accepté. Ce n'était pas du tout un fasciste, mais, par la suite, se croyant plus ou moins compromis, il s'est abstenu de rentrer en Albanie. Il a fait une carrière époustouflante à l'Unesco. Nous avons suivi à peu près les mêmes études, mais il était plus communicatif, beaucoup moins complexé que moi. Je n'aurais peut-être pas su faire la même carrière... J'ai donc passé quatre années en

Italie dans des conditions absolument fabuleuses sur le plan économique, financier, pendant que mes amis se faisaient tuer. Je ressentais un remords inouï de savoir que j'étais jeune, fort, pas tout à fait idiot, et que je ne faisais rien, sinon passer deux diplômes de doctorat pour justifier mon séjour. Un soir, au bar de l'Excelsior, j'ai rencontré un garçon d'une très grande famille italienne, commandant dans l'aviation. « Comment ? me dit-il. Tu continues cette vie ici ! Ta place est dans ton pays. » Ce garçon avait épousé la fille d'un infant d'Espagne ; malgré tout, étrangement, il ne croyait pas au fascisme. Par droiture, simplement, je ne dirais pas par loyauté, mais par loyalisme, il se sentait obligé de faire quelque chose, de payer de sa personne. J'avais donc des amis qui mouraient, je voyais des garçons extrêmement brillants aller se battre pour la simple dignité de leur famille, pour ne pas être des embusqués. *Good or bad, it's my country*, disent les Anglais. Au fond, j'avais très peu vécu en Albanie et cette phrase ne me concernait pas vraiment. Mais je ruminais sans cesse, me disant : « Je ne fais rien. Je suis un parasite. Le sort m'a donné de l'argent, des amis, les filles, le sport, tout ! Tu as tout, mais qu'est-ce que tu donnes ? C'est vraiment une vie perdue. » Et je suis rentré en Albanie. C'est pourquoi je considère que la seule chose de bien, dans ma vie, de valable, c'est la prison ; la prison, parce que j'avais à me battre, et que je ne m'en suis pas trop mal tiré. J'étais vraiment au contact des hommes qui souffraient. Il s'agissait d'être digne, de ne pas céder, de ne pas pleurnicher. Je n'ai pas toujours été très fort, mais je ne m'en suis pas mal tiré pour ma dignité et c'est peut-être ce que j'ai fait de mieux dans mon existence : mes douze, treize ans de prison. Le reste... Il y a de petites choses de ma vie de prisonnier dont je suis peut-être mille fois plus fier que d'une traduction.

TL : *Comment êtes-vous devenu traducteur ?*

J.V. : Par nécessité. J'en ai honte... C'était la seule façon de survivre. Je ne pouvais ni entrer dans la diplomatie, ni briguer un poste de fonctionnaire, étant donné mon origine sociale et ma longue période de détention. Il fallait que je m'impose dans une autre discipline. J'ai donc traduit, et ce travail m'a plu parce que c'était un exercice de l'intelligence, que je voyais comme un acte sportif. Faire fonctionner mon cerveau me plaisait ; j'avais l'impression de faire travailler mes muscles. Sentir que mes facultés cérébrales, ma mémoire, mon raisonnement ne fonctionnaient pas trop mal, cela me procurait une certaine euphorie, un plaisir, la sensation d'exister... J'aimais l'effort. Le texte oppose une résistance ; parvenir à la vaincre, c'est une satisfaction.

TL : *Avec votre formation en sciences humaines, vous auriez pu penser à traduire vers l'albanais des philosophes français que vous aviez connus et appréciés ici...*

J.V. : Traduire un philosophe français en albanais suppose une préparation ; il y a évidemment des lettrés en Albanie, des gens tout à fait capables de traduire une œuvre de philosophie dans cette langue. Pour que je fasse ce choix, il aurait vraiment fallu une œuvre fondamentale, une œuvre que j'aurais placée au-dessus de toutes les autres ! En fait, je n'aurais pas pu choisir. J'aurais dû traduire des ouvrages de Marx, mais d'autres connaissent peut-être l'albanais mieux que moi et pouvaient le faire, car la langue d'arrivée est très importante dans les traductions. Je ne suis pas un maître en albanais.

TL : *Pendant très longtemps, vous avez traduit en français tout en étant coupé de la France. De quels instruments disposiez-vous ?*

J.V. : La maison d'édition à laquelle j'étais attaché possédait des dictionnaires. Nous avons reçu le petit Robert dès sa parution, et nous avons même le gros Robert en six volumes au bureau. Mais l'accès aux livres était très limité. Certains arrivaient, d'autres non. Je ne pouvais pas m'offrir les livres qui me plaisaient. Il fallait suivre tout un processus, à travers la maison d'édition, qui passait commande à l'étranger ; lorsque les livres arrivaient, on pouvait en disposer ou non, mais jamais à titre personnel. Néanmoins, ma sœur qui vivait en Italie a pu me faire parvenir des dictionnaires anglais, français, qui m'ont permis de me constituer une petite bibliothèque.

TL : *Actuellement, vous travaillez toujours pour cette maison d'édition ?*

J.V. : J'y ai travaillé jusqu'à l'âge de 77 ans. En Albanie, la retraite est à 60 ans pour les hommes, mais il me fallait atteindre 25 ans de service. D'ailleurs, j'ai eu tort ! Bien sûr, cela m'a permis de subsister pendant toutes ces années ; mais aujourd'hui, une nouvelle loi accorde la retraite à ceux qui ont, comme moi, passé des années en prison.

TL : *Vous étiez donc salarié dans une maison d'édition, pour traduire les textes que l'on vous donnait, essentiellement des textes politiques. Et Kadaré ?*

J.V. : Kadaré était en marge. Je le traduais à la maison, après mes huit ou dix heures de présence au bureau. J'ai vraiment travaillé comme un nègre, à une cadence ! Trente, parfois cinquante feuillets par jour. Je tapais très vite à la machine. J'avais une excellente machine mécanique que mon oncle m'avait envoyée d'Italie, et j'étais devenu une dactylo émérite. Bien souvent, ce travail sur les livres de Kadaré m'était compté comme honoraires ajoutés à mon salaire. À un prix... Si l'on calculait en dollars, ce serait risible.

TL : *L'idée de ces éditeurs, c'était de faire connaître Kadaré à l'étranger ?*

J.V. : Un seul volume a été publié en français en Albanie : *Le général de*

l'armée morte. Tous les autres ont été envoyés à des maisons d'édition françaises sous forme de manuscrits. Dans des textes comme *Les tambours de la pluie* ou *Chronique de la ville de pierre*, il n'y avait rien qui pût froisser énormément le régime, rien qui le rehaussât non plus, d'ailleurs. Mais cela leur faisait plaisir d'avoir un auteur albanais consacré et célébré à l'étranger... Cela prouvait qu'il y avait des cerveaux, des talents. Ces dictatures staliniennes ont toujours voulu passer pour de véritables démocraties. Les choses affreuses qui se faisaient, la torture, étaient camouflées. Aucun tyran ne se déclare tyran ; il essaie de masquer son action sous des attitudes plus louables.

TL : *En 1970, Le général de l'armée morte a paru en France, sans nom de traducteur. Comment avez-vous commencé à exister en tant que traducteur de Kadaré ?*

J.V. : Je me suis mis à exister après la traduction du *Grand hiver*. En 1980, le grand chef, Enver Hoxha, m'a rendu hommage pour la traduction d'une de ses œuvres. Un coup de tonnerre, presque un scandale ! Au bureau, certains se méfiaient énormément de moi, imaginant toujours que j'allais déformer son texte, le mutiler. Ils me disaient tantôt : « Tu ajoutes de ta poche ! », tantôt : « Tu retranches quelque chose ! » Quelques jours avant cette consécration – si je puis dire –, j'avais dû subir une longue conférence sur la manière de traduire. Dans mon désarroi, j'étais sur le point d'écrire à Enver Hoxha – que je n'avais jamais vu ! – pour obtenir son avis. C'est à ce moment-là que l'on m'a convoqué à la direction : Enver Hoxha me félicitait, par une dédicace, de mon excellente traduction. J'ai le courage de le dire, car on pourrait aujourd'hui m'accuser d'avoir collaboré ! Certains me le reprochent. C'est le comble, quand on sait comment j'ai été traité ! J'étais obligé de faire ce travail pour vivre. Les autres ne m'ont plus jamais attaqué. Les gens du Parti et l'administration, eux, ont redoublé leurs attaques par jalousie. Comment une personne de mon extraction avait-elle pu s'imposer et recevoir l'approbation tacite de « l'autre » ? On pouvait vous torpiller de mille façons, prétendre des choses qui n'existaient pas, et cette relative reconnaissance de mon travail par... ne me mettait pas à l'abri. À partir de ce moment-là, en tout cas, il devenait absurde d'omettre mon nom. J'ai aussi connu des épisodes amusants. Ainsi, j'ai eu à traduire un ouvrage intitulé *L'Eurocommunisme, c'est de l'anticommunisme*. Me référant à un ouvrage de Proudhon (*La propriété, c'est le vol*), je savais qu'il pouvait y avoir une virgule ou non. Puisque « ce » est une apposition, je me décide pour la virgule. La couverture cartonnée est imprimée. Et là, coup de téléphone du Comité central : « Où avez-vous trouvé cette virgule ? Elle ne figure pas dans

le texte albanais ! » Cette virgule a circulé de téléphone en téléphone et déclenché une histoire fantastique. Finalement, on l'a enlevée, on a envoyé toutes les couvertures cartonnées au pilon, 50 000 exemplaires !

TL : Qui les écrivait, ces œuvres d'Enver Hoxha ? Il trouvait le temps de le faire lui-même ?

J.V. : Il y avait une technique... Du moins, c'est une supposition que je fais, et que pourraient confirmer d'autres mémoires ou les confessions de certaines personnes. Il se promenait avec un magnétophone sur lui et parlait selon l'inspiration du moment. On décryptait tout cela, puis on lui soumettait le texte. C'était très délicat d'oser critiquer les textes d'Enver Hoxha, de faire des observations, des remarques. Moi et mes amis, nous n'avancions que lorsque nous étions absolument certains de ce que nous disions. En voyant des dactylographies en langue originale, j'avais remarqué des annotations dans la marge. En me penchant par-dessus l'épaule de quelqu'un, j'ai réussi à voir une phrase écrite de sa main et j'ai compris le processus. Le texte était écrit à partir de l'enregistrement ; ensuite, il le relisait et corrigeait à la main tout ce qui lui semblait avoir été altéré. J'en avais déduit une ligne de conduite : on peut remettre en question ce qui est dactylographié, mais jamais les phrases manuscrites !

TL : Et l'autre aspect de la reconnaissance, celle du public ? Cela a dû être assez difficile...

J.V. : C'est un fait : aucun journal albanais, même littéraire, n'a jamais cité mon nom ni fait la moindre allusion à ce travail, bien que tout le monde le sût dans ce milieu et qu'on en parlât. Cela continue aujourd'hui. Il y a une jalousie... Je ne peux pas parler de jalousie, ce serait prétentieux de ma part. C'est peut-être que je ne leur suis pas sympathique. Mais, quelquefois, je me moque d'eux. J'ai été fait Chevalier des Arts et des Lettres, et la décoration m'a été remise à l'ambassade de France à l'occasion du 14 juillet. Aucun n'en a parlé. Je leur cite des noms de traducteurs en disant : « Si les œuvres de Kadaré avaient été traduites par untel ou untel, quel tabac cela ferait ! Comme vous parleriez d'eux ! »

TL : Quand êtes-vous retourné en France pour la première fois ?

J.V. : En 1989, pour le bicentenaire de votre Révolution. Je suis l'homme des grandes dates ! J'ai été invité par Yves Mabin, sous-directeur du Livre au ministère des Affaires étrangères. Il est venu en Albanie ; nous nous sommes liés d'amitié, et il m'a fait inviter avant que le régime communiste totalitaire ne soit renversé. J'ai été admirablement reçu pendant douze jours. J'ai été chez le ministre, à l'Académie française, à gauche, à droite... J'ai prononcé une confé-

rence sur Kadaré à l'École des hautes études en sciences sociales. Je suis revenu plusieurs fois par la suite. Entre-temps, le régime s'est encore assoupli...

TL : *Donc, maintenant, l'habitude est prise...*

J.V. : Non, non, c'est le hasard qui m'a fait venir ici ! Justement, c'est vous qui m'avez invité. J'étais convié en même temps à Strasbourg, car je suis président du Comité albanais des droits de l'homme.

TL : *Pouvez-vous comparer votre rapport à l'albanais et au français ?*

J.V. : Mon rapport au français est un rapport d'amour, un lien très profond. Je suis extrêmement attaché à cette langue que j'ai parlée dès l'âge de deux ou trois ans avec ma gouvernante. C'est une langue que j'adore, que je goûte. L'attachement que je lui porte a sans doute joué dans le choix de mon métier. J'ai vécu cinquante ans en Albanie sans revenir en France, et j'ai entretenu la pratique de cette langue uniquement à cause de l'amour que j'ai pour elle.

TL : *Mais comment avez-vous fait ? C'est cela qui nous émerveille...*

J.V. : Elle est restée vivace en moi parce que le souvenir d'un être que l'on a aimé est fonction de l'amour qu'on lui a porté. Avec cet attachement extrême, pour ne pas dire sublime, je ne pouvais pas oublier le français. C'était impossible. Il était trop profondément imprimé en moi.

TL : *Considérez-vous le français comme votre langue maternelle, ou l'albanais ? Ou bien vous considérez-vous comme parfaitement bilingue ?*

J.V. : Je ne sais quelle est ma langue maternelle, si j'en ai une ou si je suis parfaitement bilingue. Il fut un temps, par exemple, où après quatre années passées en Italie je parlais l'italien absolument comme le français. Les racines de cet apprentissage n'étaient cependant pas aussi solides. Je n'ai jamais appris la grammaire italienne, elle m'est venue en parlant. Pourtant, on ne me croyait pas lorsque je disais que je n'étais pas italien. En 1943, je me vois en pleine possession du français et de l'italien ; mais il n'y avait pas, dans le cas de l'italien, cet élément affectif. À mon retour en Albanie, la perte a été beaucoup plus accentuée en italien qu'en français.

TL : *Quels sont les écrivains français que vous préférez ?*

J.V. : Il y en a beaucoup ! Quand je faisais mes études à Paris, dans les beaux quartiers, nous lisions Proust, Gide, Valéry, Bergson, Martin du Gard, Montherlant... J'ai pratiqué un peu tous les auteurs de l'entre-deux-guerres, parce que c'était la littérature contemporaine de l'époque. J'ai lu aussi les classiques, bien entendu.

TL : *Mais dans ce travail d'écriture qu'est la traduction de Kadaré, n'y a-t-il pas des auteurs français qui sont pour vous un guide, une aide ?*

J.V. : Non, ce ne sont pas tellement des auteurs français qui m'ont aidé dans ce travail, mais d'autres... J'ai plutôt pensé à Buzzati, Kafka, Faulkner... Et j'ai été très heureux, après la parution du *Général de l'armée morte*, en voyant, sous la plume de critiques éminents, qu'eux aussi allaient chercher dans ces sentiers-là. Gracq, que j'adore, que je trouve fantastique, je l'ai lu plus tard. C'est M. Mabin qui me l'a fait découvrir. Mais je suis incapable de décrire comment l'art de ces auteurs arrive à me toucher. J'y suis sensible de façon diffuse, subconsciente...

TL : *Avez-vous évolué en tant que traducteur ? Traduisez-vous maintenant de la même façon qu'au temps du Général de l'armée morte ?*

J.V. : Je n'en ai aucune idée. Je ne relis jamais mes anciennes traductions. C'est la première fois que je me trouve engagé dans ce travail d'atelier de demain, qui va me faire revoir mon travail d'autrefois. Mais ce texte, j'en suis persuadé, je le traduirais différemment aujourd'hui. Dix fois de suite, dix fois différemment.

TL : *Parlons de votre travail d'écriture. Est-ce que la phrase vient tout de suite, ou faut-il se battre longtemps avant qu'elle arrive ? Combien de couches passez-vous ?*

J.V. : J'ai commis une hérésie incroyable ! Il m'est arrivé, j'ai honte de le dire, de commencer à traduire un livre sans l'avoir lu jusqu'au bout. Je l'ai fait avec des livres de toutes sortes, même ceux de Kadaré. Mais je reprends toujours mes textes. J'ai une première version un peu sténographiée que je retravaille. Pour le *Général*, j'ai repassé plusieurs fois. Il arrive que je passe trois fois, c'est-à-dire que la seconde copie est envoyée aux presses avec quelques corrections à la main. Il y en a d'autres où il a fallu taper trois fois en tout.

TL : *Quelle est votre attitude à l'égard de la couleur locale ? Dans Qui a ramené Doroutine ?, on trouve un terme comme besa, mais pratiquement pas d'autre terme albanais. Vous francisez le texte ?*

J.V. : Autant que cela est possible, sans le dénaturer. L'ennui, c'est qu'il y a entre nos deux pays des différences de culture énormes. Un Albanais peut saluer une femme qu'il estime en l'appelant *burrëneshë*, or ce mot est formé sur *burrë*, qui veut dire « homme ». Comment faire entrer un Français dans cet univers où le plus beau compliment que l'on puisse faire à une femme, c'est de la comparer à un homme ?

TL : *Avez-vous traduit d'autres auteurs que Kadaré ?*

J.V. : Oui, des nouvelles de Migjeni parues chez Fayard et, en Albanie, un recueil de nouvelles d'Ali Abdihoxha.

TL : *Comment êtes-vous rémunéré en France pour votre travail ?*

J.V. : Cent francs la page, avec 33 % d'abattement à la source. J'ai travaillé pour certains éditeurs qui, sachant que je paie mes impôts en Albanie, m'ont versé la somme sans cet abattement. Mais il y en a d'autres qui l'appliquent.

TL : *Ismail Kadaré est un auteur qui se vend beaucoup en France. Avez-vous un contrat avec l'éditeur français ?*

J.V. : Oui, mais je n'ai aucun droit proportionnel, et aucun droit sur la retranscription à partir du texte français.

TL : *Mais comment se fait-il que votre contrat vous alloue une somme forfaitaire, et non un droit proportionnel, conformément au principe ?*

J.V. : Je ne sais pas. J'ai fait la bêtise de signer ce contrat à un moment difficile. Les éditeurs français ont misé sur le fait que nous étions dans un régime totalitaire, de terreur, et que nous étions trop heureux d'être payés, si peu que ce fût..

TL : *Comment se fait-il que vous n'ayez jamais rien touché pour Le général de l'armée morte, alors qu'il est de notoriété publique que vous l'avez traduit ?*

J.V. : C'était en 1970, dans des conditions de dictature totale. Les éditeurs français ont prétexté que le livre appartenait à une maison d'édition, c'est-à-dire à l'État, que j'avais été payé en Albanie pour ce que j'avais fait... Ils en ont profité à mes dépens. Le côté purement juridique l'a emporté sur la déontologie.

TL : *Souhaitez-vous rediscuter le contrat ?*

J.V. : Et comment !*

TL : *A quoi travaillez-vous en ce moment ?*

J.V. : Je traduis beaucoup moins qu'avant. Je traduis un dictionnaire juridique pour le Conseil de l'Europe, vers l'albanais à partir du français et de l'anglais. Ce sera un glossaire de quelque six cents pages. Ce n'est pas très littéraire ! Je traduis aussi des éléments qu'Ismail Kadaré ajoute à ses *Œuvres complètes*.

TL : *Que pensez-vous de tous ces traducteurs réunis aux Assises d'Arles pour parler de leur métier, mais aussi pour défendre leurs droits et faire connaître leur profession ?*

(*) Après une démarche effectuée par l'ATLF, les éditions Albin Michel nous ont assurés que l'affaire était en voie de règlement.

J.V. : Ils accomplissent une fonction que je respecte énormément, même si, aujourd'hui, personnellement, je me sens un peu désabusé. Je trouve que traduire est un travail difficile, et qu'il est très bien que les traducteurs se regroupent pour défendre les intérêts d'un travail qu'ils font avec passion – et qui est tellement utile.

Propos recueillis par
Jacqueline Carnaud,
Christiane Montécot
et Michel Volkovitch

Jusuf Vrioni traducteur de Kadaré, c'est : *Le général de l'armée morte*, Albin Michel, 1970 ; *Les tambours de la pluie*, Hachette, 1972 ; *Chronique de la ville de pierre*, Hachette, 1973 ; *Le grand hiver*, Fayard, 1978, non signés. Toutes les traductions suivantes ont paru chez Fayard sous la signature de Jusuf Vrioni : *Le pont aux trois arches*, 1981 ; *Le crépuscule des dieux de la steppe*, 1981 ; *Avril brisé*, 1982 ; *La niche de la honte*, 1984 ; *Invitation à un concert officiel*, 1985 (avec Alexandre Zotos) ; *Qui a ramené Doruntine ?*, 1986 ; *L'année noire*, 1987 (avec A. Zotos) ; *Le concert*, 1989 ; *Le dossier H*, 1989 ; *Le palais des rêves*, 1990 ; *Invitation à l'atelier de l'écrivain*, 1991 ; *Le monstre*, 1991 ; *La pyramide*, 1992 ; *La grande muraille*, 1993 ; *Clair de lune*, 1993.